

MÉMOIRES  
DE LA  
SOCIÉTÉ NATIONALE  
DES ANTIQUAIRES  
DE FRANCE

QUATRIÈME SÉRIE  
TOME HUITIÈME



PARIS  
AU SECRÉTARIAT DE LA SOCIÉTÉ  
AU PALAIS DU LOUVRE  
ET CHEZ DUMOULIN, LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ  
QUAI DES AUGUSTINS, N° 13

M DCCC LXXVII

UNE  
**CHAUSSURE ANTIQUE**

A INSCRIPTION GRÉCQUE

Par M. L. HEUZEY, membre résidant.

Lu dans les séances des 2 Mai et 12 Décembre 1877.

On rencontre fréquemment dans les collections d'antiquités une sorte de petits vases fort curieux, qui reproduisent la forme d'un pied humain, non d'un pied nu, mais d'un pied chaussé. L'usage de ces vases est multiple. Tantôt ils sont surmontés d'un orifice étroit à large rebord plat, à la manière des alabastres et des aryballes, qui servaient à verser goutte à goutte une huile parfumée. Quelquefois la partie supérieure du goulot est percée d'un grand nombre de trous, comme dans nos passoires et dans nos poivrières : les vases ainsi disposés devaient contenir une poudre fine ou bien un liquide précieux que l'on distillait en rosée. Souvent aussi ils se transforment en petites lampes, et ils sont alors percés, vers le gros orteil, d'une seconde ouverture pour le passage de la mèche. Sous ces divers aspects, ils pré-

sentent un intérêt commun : ils nous font connaître, par des modèles ordinairement exécutés avec beaucoup d'art et de précision, différents types de la chaussure antique, surtout de la chaussure des femmes. L'étude comparée que l'on en pourrait faire aiderait certainement à se reconnaître au milieu des noms variés donnés à cette partie du costume par les auteurs grecs; elle éclaircirait en particulier certains chapitres du grammairien Julius Pollux, où ces noms sont recueillis en grand nombre<sup>1</sup>. Sans chercher à faire ici un pareil travail de comparaison, je voudrais signaler, dans les collections du Louvre, quelques monuments de ce genre, qui m'ont paru mériter l'attention des archéologues.

Nous avons peine à distinguer aujourd'hui, à des différences d'arrangement pour nous insignifiantes, les divers genres de chaussures portées par les statues grecques, d'autant plus que ces détails y sont presque toujours maltraités par le temps et en grande partie restaurés. Mais il en était autrement pour les anciens, qui se servaient tous les jours de ces chaussures : le moindre perfectionnement dans la disposition d'une courroie ou d'une agrafe pouvait rendre telle sorte de *crépide* ou de *sandale* beaucoup plus commode ou plus élégante que les autres, et lui valait, avec un nom nouveau, une vogue universelle. Les ouvriers tiraient

1. Pollux, *Onomasticon*, VII, 85-94.

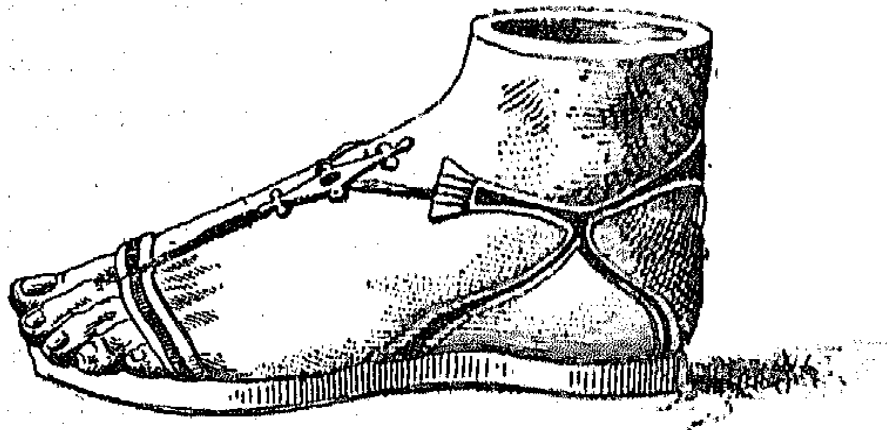
à la fois profit et vanité de ces inventions. Ainsi nous savons qu'il y avait à Athènes une statue de héros, dont le peuple avait oublié le nom, mais qu'il appelait familièrement ὁ ἥρωσ ὁ ἐπὶ βλαύτη, parce que près de cette statue un cordonnier athénien avait consacré le modèle en marbre d'une chaussure appelée *blauté*, espèce de sandale, celle même dont Socrate chaussait ses pieds nus, quand il se faisait beau pour aller dîner en ville : ἡ δε βλαύτη σανδαλιου τί εἶδος, καὶ ἥρωσ Ἀθήνησι ὁ ἐπὶ βλαύτη· ἀνέθηκε γάρ τις σκυτοτόμος βλαύτης λίθινον τύπον<sup>1</sup>. Nos petits vases en terre cuite sont comme des réductions populaires de ces modèles en marbre qui servaient de *réclame* aux ouvriers de l'antiquité et qu'ils consacraient publiquement, ce qui était une manière pieuse d'*exposer*, comme nous dirions, les perfectionnements de leur industrie.

Le premier spécimen que nous publions est surtout remarquable par la beauté du travail. Bien qu'il soit tiré de la collection Campana et provienne par conséquent de l'Italie, il remonte certainement, comme les plus jolis vases de ce genre, à l'époque hellénique.

Le Musée Britannique en possède un semblable, venant de l'ancienne nécropole grecque de Camiros, dans l'île de Rhodes; il fait partie de toute une classe de produits céramiques, qui, par

1. Pollux, VII, 87. Cf. Platon, *Banquet*, p. 174. A.

une rencontre très-instructive pour l'histoire de l'art, se trouvent à la fois à Rhodes et en Italie, principalement dans les anciennes sépultures étrusques.



La chaussure ici représentée ne consiste qu'en une semelle κάττυμα, et en un petit nombre de courroies très-minces, espacées et découpées de manière à laisser voir surtout l'élégance et le modelé délicat du pied nu, de même que, sur un cheval de belle forme, on pose un harnais aussi léger que possible. Ces courroies, proprement appelées ὕσκλοι, devaient être de cuir teint en pourpre, avec deux lisérés réservés sur les bords; elles se rattachaient à une agrafe en forme de fleuron allongé. C'était à des sandales de ce genre que les anciens devaient appliquer l'épithète de λεπτοσχιδεῖς, employée par un poète grec :

σανδάλια τε τῶν λεπτοσχιδῶν  
ἐφ' οἷς τὰ χρυσᾶ ταῦτ' ἔπεστιν ἄνθεμα<sup>1</sup>.

1. Pollux, VII, 87.

On les appelait aussi *σχιστάι*; le *Thesaurus* a tort de croire que ces deux mots désignaient des chaussures tailladées de petites fentes, le verbe *σχίζω* étant le terme technique employé par Xénophon pour exprimer le travail des ouvriers qui coupent le cuir, opposés à ceux qui le cousent : "Ἔστι δ' ἔνθα ὑποδήμα ὃ μὲν νευρορραφῶν μόνον τρέφεται, ὃ δὲ σχίζων<sup>1</sup>. Du même genre devaient être les *γυμνοπόδια*, et la chaussure à courroies, *ὑπόδημα ὑσκλητόν*, sandale basse, en cuir rouge, à travers laquelle les femmes de Thèbes, au dire de Dicéarque, aimaient à montrer leur pied presque nu : "Ἐπόδημα λιτόν, οὐ βαθὺ, φαινεῖον δὲ τῆ χροιά καὶ ταπεινόν, ὑσκλητόν δ' ὥστε γυμνοὺς σχεδὸν ἐκφαίνεσθαι τοὺς πόδας<sup>2</sup>.

Pour la construction de la chaussure, le petit modèle que nous étudions donne des indications précieuses. Il montre d'abord très-distinctement la courroie transversale appelée *ζυγόν*, qui passait sur les doigts et qui était caractéristique de la classe des sandales : καὶ ζυγόν δέ τι τὸ περὶ τοῖς ὀνυξί τοῦ κοίλου ὑποδήματος καὶ τοῦ σανδαλλοῦ τὸ τοὺς δακτύλους συνέχον<sup>3</sup>. Les lanières découpées à jour, *ὑσκληοί*, se terminent sur le dessus du pied par deux pattes, reliées au moyen d'un cordon de cuir tressé. A ce cordon est fixée par le milieu l'agrafe

1. Xénophon, *Gymnopedie*, VIII, 445.

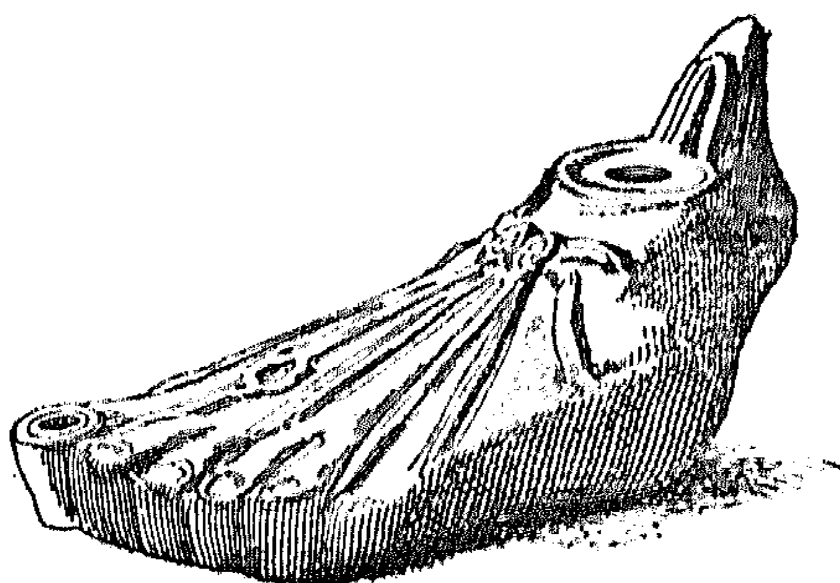
2. Dicéarque, fragm. 59, 49, éd. Didot.

3. Pollux, VII, 84.

allongée, dont l'extrémité inférieure vient mordre une bride, qui part de la semelle, entre les deux premiers doigts, et qui est doublée en forme de boucle, de manière à s'accrocher facilement. On voit très-bien par quel système d'attache, à la fois élégant et pratique, la sandale s'ajustait au pied. C'est là aussi qu'il faut chercher sans doute l'explication d'un passage d'Athénée, relatif au luxe quasi royal que le peintre Parrhasios déployait jusque dans ses chaussures. La phrase à préciser est la suivante : χρυσοῖς τε ἀνασπάστοις ἐπέσφιγγε τῶν βλαυτῶν τοὺς ἀναγωγέας<sup>1</sup>. Le mot ἀναγωγεὺς me paraît se rapporter très-exactement à l'espèce de *tirant* ou de bride qui a son point d'attache entre les doigts du pied ; or, l'objet avec lequel on pouvait serrer (ἐπέσφιγγε) cette bride et les autres courroies est uniquement l'agrafe. Je sais que les ἀνάσπαστα (ou, selon d'autres manuscrits, ἀνάσπαστά), sont ordinairement considérés, à cause de la forme passive du terme employé, comme des brides ou des cordons ; mais on ne voit pas quel grand luxe il y aurait eu « à serrer les courroies « de ses sandales avec des cordons ou des brides « de cuir doré », et cette traduction ne présente même pas un sens très-clair. Aussi proposerai-je de lire ἀνασπάστροις, bien que ce mot, à signification active, ne se trouve pas dans les lexiques, mais il est suffisamment justifié par l'analogie

1. Athénée, 343. F.

d'ἐπίσπαστρον. On traduirait alors tout naturellement : « Il serrait avec des agrafes d'or les brides « de ses sandales. » Peut-être dans les χρυσῶ ἄνθεμα du langage poétique, faut-il voir aussi des agrafes fleuronées plutôt que des broderies d'or.



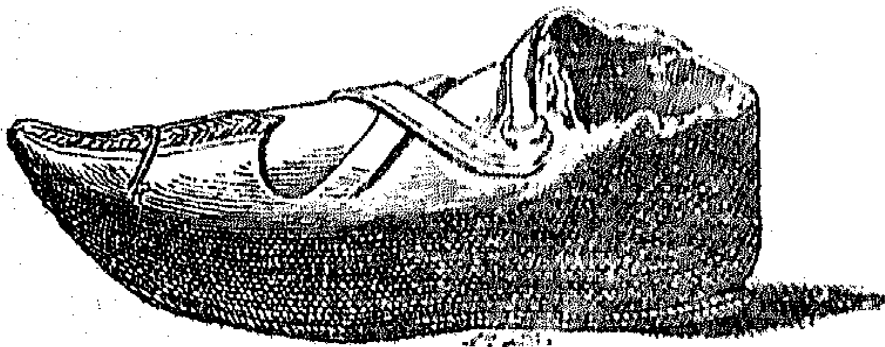
Le second exemple est d'une exécution beaucoup plus négligée et d'une époque moins ancienne. C'est une petite lampe. La chaussure qu'elle représente se distingue par cette particularité très-rare, que la semelle est fixée au pied par plusieurs courroies parallèles, dont l'une vient s'insérer, comme à l'ordinaire, entre les deux premiers doigts, une autre entre le troisième et le quatrième : il n'y a pas de ζυγόν<sup>1</sup>. On fabrique encore aujourd'hui dans la région du haut Nil

1. Cf. Soroux d'Agincourt, *Recueil de fragments de sculpture antique en terre cuite*, pl. XXVII, fig. VII.



plusieurs types de sandales d'un travail de cuir remarquable, dont la tradition remonte certainement à l'antiquité : un de ces types porte une double bride, placée exactement comme dans la chaussure grecque dont il s'agit. Celle-ci a de plus la semelle toute garnie de clous, dont l'emploi était déjà connu dans la *caliga* des soldats romains<sup>1</sup>.

Voici maintenant une forme toute différente de celles qui précèdent : c'est une chaussure couverte, *κοϊλον ὑπόδημα*, lacée sur le cou de pied et terminée à son extrémité par une pointe recourbée, comme nos anciens souliers à la poulaine. Des chaussures semblables sont encore aujourd'hui en usage dans tout l'Orient : on croirait que le modèle a été fait sur les *τζαρούκια* que portent les paysans grecs ou albanais.



Le petit vase, malheureusement brisé à sa partie supérieure, est d'une antiquité incontestable : il a été acquis dans un lot de ces terres cuites gréco-romaines de la Basse-Égypte, qui sont ordinaire-

1. Joseph, *Bell. Jud.*, VI, 1, 8. Plino, *Hist. nat.*, IX, 18.

ment d'un brun foncé, mais parmi lesquelles on rencontre quelques pièces d'une terre noirâtre, comme l'objet qui nous occupe. Les chaussures recourbées n'étaient guère moins usitées du reste dans l'antique Orient que dans l'Orient moderne. Elles caractérisent déjà sur les bas-reliefs de Ninive plusieurs populations tributaires des Assyriens. On les retrouve, en Phrygie et en Cappadoce, sur les bas-reliefs si exactement étudiés par nos savants confrères MM. Perrot et Guillaume<sup>1</sup>, en Lycie, dans les figures déjà presque toutes grecques du célèbre tombeau des Harpyies. Les sandales égyptiennes affectent souvent aussi une courbure très-prononcée. Le goût des Grecs, ami du naturel et de la simplicité, repoussa généralement cette forme bizarre : je la rencontre cependant sur un bas-relief archaïque de Sparte, où l'on voit une déesse parèdre de Bacchus porter les chaussures recourbées<sup>2</sup>. En revanche, dans les plus anciennes représentations de l'art étrusque le brodequin à pointe courbe est la chaussure nationale des hommes comme des femmes, et l'on sait que le *calceolus repandus* s'était conservé jusqu'au temps de Cicéron dans les images de la Junon Sospita de Lanuvium<sup>3</sup> : ce détail de costume,

1. Perrot et Guillaume, *Voyage en Galatie*, p. 159, pl. X.

2. *Annales de l'Inst. de corresp. arch.*, 1870, pl. Q.

3. Cicéron, *De Natura deorum*, 29. Cf. Müller et Wieseler, *Denkmäler*, pl. LIX, 99. b.

soit dit en passant, n'est pas un argument sans valeur en faveur de l'opinion qui cherche l'origine des Étrusques dans les régions de l'Asie-Mineure occupées justement par les Phrygiens et par les Lydiens, les derniers célèbres aussi dans l'antiquité par le luxe et la recherche de leurs chaussures<sup>1</sup>.



Mais ce qui est, je crois, sans exemple, c'est que le petit modèle de chaussure en terre cuite dont nous parlons porte une inscription grecque, et cette inscription est dessinée sous la semelle par la disposition même des clous qui s'y trouvent simulés. Au milieu d'une bordure formée par d'autres clous, on lit distinctement le mot *αχολουθι*, qui est une forme corrompue par l'iotacisme pour *αχολουθει*, deuxième personne de l'impératif du verbe *αχολουθω* *suivre* : ce qu'il faut traduire évidemment par : « Suis-moi. »

L'explication de cette singulière coutume n'est pas difficile à deviner. Lorsque la femme qui portait de semblables chaussures avait marqué ses pas sur le sol, ceux qui venaient derrière elle

1. Hérodote, I, 155. Sapho, dans Pollux, VII, 93.

lisaient à terre cette inscription autant de fois répétée; ils savaient sans autre information à quelle sorte de promeneuse ils avaient affaire et ils ne risquaient pas de perdre sa trace. Ajoutons, pour ne pas oublier l'épigraphie en un sujet si léger, que les caractères de l'inscription ne sont pas d'une haute époque, que la barre brisée de l'A et le style général de l'écriture indiquent environ le deuxième siècle de notre ère.

J'ai longtemps cherché dans les textes anciens, pour savoir si cette curieuse inscription répondait à un usage réel de la vie antique, ou bien si elle était due seulement à la fantaisie satirique du potier, à un trait de cette *κεραμευτικὴ ἀκολασία*<sup>1</sup> qui amusait les anciens par des inventions souvent bien autrement libres. Feuilletant dernièrement un des chapitres du *Pædagogus* de Clément d'Alexandrie<sup>2</sup>, où le moraliste chrétien critique le luxe des femmes de son époque, j'ai eu la bonne fortune de tomber sur le passage suivant, que je traduis sans commentaires, en me tenant aussi près du grec que possible : « Les femmes poussent  
« le caprice jusqu'à faire enfoncer les clous de  
« leurs semelles en lignes sinueuses. Beaucoup  
« d'entre elles y inscrivent même des saluts  
« amoureux, de sorte que, mesurant le sol de

1. Lucien, *Amores*, 11.

2. Clément d'Alexandrie, *Pædagogus*, XI, 11; cf. Baldwinus, *Calceus antiquus et mysticus*, Paris, 1615, p. 148.

« leur marche cadencée, elles y impriment avec  
 « leurs pas, comme avec un cachet, leur pensée  
 « de courtisanes. » Le texte est trop caractéris-  
 tique pour ne pas être cité tout au long : « Ἄλλα  
 δὲ τοὺς ἥλους ἐλικοειδῶς τοῖς καττύμασιν ἐγκατα-  
 κρούειν ἀξίουσιν · πολλαὶ δὲ καὶ ἐρωτικούς ἀσπασμούς  
 ἐγχαράττουσιν αὐτοῖς · ὡς ἂν, ἐκ τῆς ἐπιβάσεως  
 ῥυθμίζουσαι τὴν γῆν, καὶ τὸ ἐταιρικὸν τοῦ φρονήματος  
 ἐκ τοῦ βαδίσματος ἐναποσφραγίζουσι. »

On trouve dans le même auteur de curieux détails sur le genre de chaussures qu'il conseille aux femmes chrétiennes. Il leur interdit la nudité du pied, autant par convenance que par considération pour la délicatesse propre à la nature féminine. Il ne leur permet d'autre luxe que celui des chaussures blanches, s'accordant en ceci, mais pour un tout autre motif, avec le poète Ovide, qui conseille aux femmes qui ont un vilain pied de le cacher toujours dans un soulier de peau blanche et fine<sup>1</sup> :

*Pes malus in nivea semper caletur alula.*

La chaussure blanche n'est du reste tolérée que dans l'intérieur de la maison ; pour la marche, elle doit être remplacée par un soulier enduit d'une sorte de cirage, ayant la semelle garnie de clous :  
 Γυναιξὶ μὲν οὖν τὸ λευκὸν ὑπόδημα συγχωρητέον,  
 πλὴν εἰ μὴ ὀδευοίεν, τότε δὲ τῷ ἀλειπτῷ χρηστέον ·  
 ἤλωμένων δὲ δέονται τῶν καττυμάτων αἱ ὀδευούσαι<sup>2</sup>.

1. Ovide, *Amores*, III, v. 271.

2. Clément d'Alexandrie, l. c.

On a vu que le petit monument de terre cuite auquel le passage cité plus haut s'applique avec une étonnante exactitude, provenait, selon toute vraisemblance, de la Basse-Égypte, et qu'il devait appartenir à une classe de terres cuites qui sont justement l'expression populaire de la vie et des mœurs de cette société gréco-égyptienne de l'époque impériale, que l'on peut appeler la société alexandrine. Le rapport serait alors aussi direct que possible entre l'humble ouvrage du potier et le texte du savant docteur chrétien : nous aurions ici une chaussure de forme orientale, qui était à la mode parmi les femmes, ou, plus exactement, pour nous garder de tout propos téméraire, parmi les courtisanes grecques d'Alexandrie, à l'époque romaine.

Il y a des inscriptions sur des objets antiques de nature très-diverse : l'inscription ici mentionnée ouvre à elle seule une catégorie nouvelle, celle de l'épigraphie des chaussures.